

BUREAUX : RUE NAIN.

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier, 4, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 15, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 58, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 40, 9 4

BOURSE DE PARIS

DU 12 JUIN

3 0/0	56 65
4 1/2	80 25
Emprunt 1871	89 75
Emprunt 1872	90 90

DU 13 JUIN

3 0/0	56 65
4 1/2	80 40
Emprunt 1871	89 70
Emprunt 1872	90 95

ROUBAIX, 13 JUIN 1873

Une lettre de M. Thiers

Le *Courrier de Meurthe et Moselle* publie la lettre suivante envoyée par M. Thiers à un habitant de Nancy:

Paris, boulevard Malesherbes, 48, 7 juin 1873.

Mon cher monsieur de C.

Je vous remercie de votre souvenir si amical. Je me suis retiré, parce que, dans ma conviction la plus profonde, un gouvernement de parti dans un pays comme le nôtre, si déplorablement divisé, était un vrai contre-sens, et ne pouvait qu'ajouter aux divisions existantes.

Un gouvernement énergique contre le désordre, modéré, bienveillant, pacifique à l'égard de tous les partis qui ne sont pas factieux, est le seul capable d'apaiser les passions et de remettre un peu d'union et de bien être en France.

J'ai donc mieux aimé me retirer que de suivre une politique qui n'était pas la mienne et qui, d'ailleurs, en versant à droite est loin de verser vers la majorité du pays.

Je retourne au repos, à mes livres, à mes amis, ne désirant rien que le rétablissement de la France.

Tout à vous de cœur.

A. THIERS.

M. Gambetta a commis une grave imprudence en venant parler à la tribune de la liberté et de la dignité de la presse lui qui, à Tours et à Bordeaux, a trouvé dans ses rangs des complaisants et des victimes.

M. Léonce Dupont, dans le *Gaulois*, reproche à M. Beulé de ne pas avoir rappelé au chef du parti radical ses cinq mois de dictature:

Un homme moins timoré que M. Beulé aurait pris par l'oreille le trop zélé Gambetta, et lui aurait dit en le pinçant très fort:

— Mon gars, saurais-tu me dire combien tu payais à Tours les folliculaires qui t'attribuaient du génie? Combien t'a coûté celui qui t'a appelé Jean Darc! Où prenais-tu le prix qui a rémunéré le rapport du jeune Valcourt sur la trahison du maréchal Bazaine? Tu lui es donné la croix, je le sais bien; mais il a fallu aussi, pour le faire vivre à Bordeaux, l'aider à publier une feuille de choux. Et les cent mille francs que tu as prêtés au *Siècle*, de quel gousset sortaient-ils? Ce n'était point de ton gousset assurément, qui n'était pas encore des mieux fournis. Es-tu bien sûr, gros compère, de n'avoir jamais fait de plus grandes tentatives de corruption que celle dont tu nous accuses? Nous te promettons, du reste, de régler incessamment tes comptes.

Sur la liberté des journaux, ni toi ni tes amis n'avez mot à dire. Durant la guerre, vous avez fait une orgie d'arbitraire. Nous connaissons tes prouesses à Bordeaux. Tu as fait saisir un jour, par le ministère de Ranc, douze journaux à la fois. Pourquoi? parce qu'ils avaient inséré le décret électoral du gouvernement de Paris. Toi, tu étais le gouvernement de Bordeaux. Un autre jour, tu as fait emprisonner un rédacteur de la province dans le fort du Hâ. A Angers, tu as supprimé deux journaux appartenant à M. de Cumont; à Mans, un de tes préfets a emprisonné et tenu au secret, trois jours entiers, M. Nordez et un de ses collaborateurs.

A Mâcon, certain Morin, préfet de poigne républicaine, interdisait les réponses à ses communiqués. A Saint-Etienne, Bertholon, tyran de cette ville, supprimait une feuille conservatrice; Esquiros, le libérateur, sup-

primait la *Gazette du Midi*. Et Duportal, que ne supprimait-il pas? Tu es, mon petit cœur, d'une compagnie de farceurs à qui nous défendons désormais de parler argent, corruption, liberté.

On nous communique les renseignements suivants:

Le Conseil supérieur du Commerce, de l'Agriculture et de l'Industrie s'est réuni hier à Paris, sous la présidence du ministre.

On sait déjà que le gouvernement veut avoir l'avis de ce conseil sur la question des droits à établir sur les matières premières et sur les traités qui en ont été la conséquence, l'Assemblée nationale ayant à les ratifier ou à les rejeter dans un bref délai.

M. le ministre demande, en outre, que dans le cas où le Conseil croirait devoir se prononcer contre les traités, il veuille lui indiquer les voies et moyens de combler le déficit.

Les trois sections du Conseil supérieur se sont alors réunies séparément pour formuler leur opinion. Une réunion générale aura lieu prochainement pour émettre un avis définitif. (Voir aux dépêches).

CHRONIQUE

Hier ont eu lieu, à Paris, les obsèques de M. Latour-Dumoulin, ancien inspecteur général de la navigation, officier de la Légion-d'honneur, et père de M. Latour-Dumoulin, ancien membre de nos Assemblées parlementaires.

Avant d'entrer dans l'administration, M. Latour-Dumoulin était au *Constitutionnel* avec son frère Evariste Dumoulin, et c'est auprès de lui que M. Thiers fit ses débuts dans le journalisme.

Le *Daily-News* annonce la mort du R. Dr Feeney, évêque catholique romain de Ballena.

La *Gazette du Languedoc* publie la lettre suivante que M. Eugène Reynis, son rédacteur en chef, vient de recevoir de Frohsdorf:

Monsieur,

C'est avec un profond regret que M. le comte de Chambord a appris votre malheur et qu'il a lu les touchants détails que vous lui envoyez sur la mort de M. l'abbé Régnier. S'il peut y avoir, après une aussi grande perte, un allègement à votre douleur, c'est assurément le souvenir de la vie sainte et édifiante du pasteur enlevé si prématurément à l'affection de son troupeau et à la tendresse de sa famille. Aussi ne peut-on s'empêcher d'éprouver une réelle émotion en voyant l'hommage universellement rendu à votre pieux frère par cette ville, témoin reconnaissant de son dévouement sacerdotal et de son zèle infatigable pour le bien et le salut de tous. Monseigneur daigne me charger de vous dire toute la part qu'il prend à votre chagrin, en vous priant d'être auprès de tous les vôtres, et en particulier de M. votre père, l'interprète de sa bienveillante sympathie. Quant à vous, monsieur, qui appartenez à cette presse royaliste militante et qui êtes constamment sur la brèche pour défendre la grande cause du droit, monsieur le comte de Chambord vous remercie sincèrement, et s'associe du fond du cœur à vos généreux efforts dans la lutte énergique où vous combattez si bien.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux et de ma considération très-distinguée.

A. DE CHEIRGNÉ.

Frohsdorf, 3 juin 1873.

Coupé dans la *Démocratie du Midi* feuille radicale du département de Vaucluse:

Le lundi de la Pentecôte étant jour de repos pour les ouvriers typographes, comme le dimanche pour les cléricaux, le journal ne paraîtra pas.

Le *Siècle* fait mieux, pour unique jour de repos il choisit le mardi-gras.

LETRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 11 juin 1873.

Les incidents qui se sont produits à propos de la circulaire de M. Pascal, les commentaires auxquels se livrent les feuilles radicales et Théristes, sont un sérieux avertissement pour le maréchal de Mac-Mahon et pour les ministres. Il n'y a pas une faute à commettre avec des adversaires peu scrupuleux et qui sont à l'affût de toutes les occasions favorables pour ressaisir le pouvoir. Il importe donc essentiellement de se tenir sur ses gardes, de ne commettre aucune imprudence, de bien calculer toutes les conséquences de ses paroles, de ses écrits, de ses actes, de ne confier les fonctions politiques qu'à des hommes qui présentent de parfaites garanties de loyauté, et seront incapables d'abuser des communication faites par le gouvernement.

Les principaux membres de la majorité ont eu des conférences au sujet de cet incident de la séance du 10, afin d'en prévenir le retour et d'aviser à ne pas se laisser surprendre par quelque nouveau complot des radicaux et des Théristes.

Les amis du maréchal de Mac-Mahon le disent aussi très-occupé de cet incident et de la nécessité de contrôler activement tous les actes de ses ministres.

On remarque la vivacité avec laquelle la presse bonapartiste attaque M. Beulé, vous n'avez pas oublié les publications de cet académicien, sous l'empire, contre les Césars romains, publications pleines d'allusions contre le césarisme moderne. De plus, M. Beulé a été un des chefs de la campagne en faveur des prérogatives de l'Académie des Beaux-Arts, dépossédée de ses droits de contrôle sur les écoles de Rome et d'Athènes. M. Beulé a cependant contre-signé quelques nominations bonapartistes dans les préfectures et les sous-préfectures, nominations qui devaient lui valoir quelques ménagements des organes du défunt empire. Mais nous regrettons ces attaques, puisque l'intérêt suprême des conservateurs est suivant nous de rester unis en présence des complots du radicalisme et des partisans de M. Thiers.

Nous espérons que le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon ne continuera pas la politique d'odieuse partialité de M. Thiers contre les carlistes.

Des actes de cette partialité sont résumés dans l'*Union du Sud-Ouest*, à Agen, par son rédacteur en chef, M. de Boiard, qui défend avec énergie et talent à la tête de ce journal, les principes du droit monarchique et d'indépendance nationale, comme il l'a fait déjà dans le *Drapeau français*, à Perpignan.

On lit dans l'*Union du Sud-Ouest*:

M. Thiers avait pris, de son propre aveu, des engagements avec le parti de la Commune. Or, M. Thiers n'était pas ainsi communard à sa manière, c'est-à-dire sous le masque du Pacte de Bordeaux, seulement dans nos capitales agitées: Paris, Lyon, Toulouse, Marseille, et il l'était encore en Espagne; il l'était surtout en Espagne. Au lieu de garder la neutralité qui lui était imposée parce qu'il peut rester du droit des gens en Europe, on l'a vu prendre fait et cause, en toute reconnaissance, pour le duc d'Aoste, ce lieutenant de M. de Bismarck à Madrid, puis pour les vainqueurs de ce prince intrus. Dans ces derniers moments, les compléments les plus honteux ne l'ont pas fait reculer.

Tout, en Espagne, un Prussien, un Italien, un incendiaire, un sauvage, un fou, hormis un Bourbon! Périssent l'Espagne plutôt que ce grand principe des sociétés secrètes en Europe: la haine, l'exclusion des Bourbons. M. Thiers, depuis qu'il a l'âge d'homme politique, n'a pas cessé d'être fidèle à sa haine contre la famille qui, seule, représente la restauration de la royauté en Europe; aussi s'est-il montré ce qu'il est, surtout dans ses relations avec les révolutions madrilènes et le soulèvement des provinces du Nord.

Cette politique désastreuse, honteuse, qui trahit à la fois nos intérêts et ceux d'un peuple frère, doit-elle survivre à la chute providentielle de l'homme de la Révolution? Nous ne le croyons pas. Et sans doute, la haute pensée de M. le maréchal de Mac-Mahon s'est portée déjà sur cette grave question.

M. de Boiard démontre: 1° Que le gouvernement de M. Thiers a systématiquement persécuté les carlistes; 2° Que le gouvernement de M. Thiers a systématiquement protégé les républicains; 3° Qu'il leur a totalement permis d'opérer sur le territoire français, au mépris de toute neutralité; 4° Qu'il leur a fourni des munitions de guerre.

Je vous recommande la lecture ces numéros de l'*Union du Sud-Ouest* des 9, 10 et 11 juin. Ce dernier ne contient le post-scriptum suivant:

P.-S. — Cette note était sous presse et déjà près d'être tirée, lorsque nous avons reçu des frontières d'Espagne plusieurs lettres de nos amis, assez inquiétantes; d'après les bruits que l'on nous a transmis, — il ne s'agit encore que de bruits, — il se formerait sur notre frontière Pyrénéenne, un nouveau cordon de troupes, et ces troupes, s'inspirant des ordres qu'elles croient avoir, manifesteraient des dispositions hostiles contre les carlistes.

S'il y a quelque réalité dans ces bruits, il doit être question ici de dispositions et de mesures prises par le gouvernement si heureusement remplacé le 24 mai. Mais il est urgent que l'opinion conservatrice soit rassurée et édifiée au sujet de la politique que qu'elle attend de M. le Maréchal de Mac-Mahon.

P.-S. — Le bruit courait aujourd'hui à l'Assemblée qu'une demande en autorisation de poursuites contre M. Ranc allait être adressée à l'Assemblée. Il paraît que le travail du rapporteur du bureau chargé de l'examen de l'élection du Rhône a révélé des faits excessivement graves et dont certains membres se seraient fort émus. Le rapport de l'élection de M. Ranc ne sera pas déposé avant dix jours. On parle d'une nouvelle circulaire confidentielle du ministère qui serait tombée entre les

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 14 JUIN 1873

— 10 —

LE

BAPTÊME DU SANG

PREMIÈRE PARTIE

IV — (Suite)

Bientôt les instincts âpres et violents qui grondaient en lui se réveillèrent, pareils à des bêtes féroces, domptées, mais non soumises, toujours prêtes à secouer les barreaux de leur cage, à mordre et à déchirer. L'air de gaieté que l'on avait pu remarquer chez lui, au moment de son arrivée, s'éteignait pour faire place à une mine sombre et renfrognée, indice d'une mauvaise humeur concentrée, à laquelle il eût été imprudent de se froter. Il regardait à droite et à gauche avec un mouvement de tête nerveux, qui devenait machinal, pour voir si Jacques n'arrivait point. Il lui semblait qu'en se retrouvant près du père de Marthe il serait aussi près de sa fille!

Jacques vint, mais beaucoup plus tard. Et comme aucun motif ne le portait à rechercher celui qu'il regardait comme l'auteur certain de sa ruine future, il se tint à quelque distance, à demi caché derrière deux ou trois laborieux aux larges épaules.

Mais ceci ne faisait pas l'affaire de l'usurier, et il manœuvra assez habilement pour se rapprocher de sa victime.

Il s'était montré depuis quelque temps tellement dur pour Jacques Lormeau que l'infortuné débiteur, timide comme tous ceux qui se sentent dans une position d'infériorité trop accusée, ne songeait qu'à le fuir.

Mais cette fois, le bourreau avait une expression de visage infiniment plus douce; s'il n'avait pas dépouillé sa finesse narquoise et son astuce, il avait, du moins, laissé de côté sa dureté implacable, pour revêtir une sorte d'apparente bonhomie.

Jacques s'y laissa prendre, et il en fut touché. Il faut si peu de chose pour gagner le cœur des malheureux!

— Comment cela vous va-t-il, maître Jacques? fit Jollivet en tendant la main au père de Marthe.

— Mais, vous êtes bien bon, monsieur Jollivet, répondit Jacques tout surpris, ni trop bien ni trop mal. Tout à la douce.

— Il ne faut pas se plaindre, alors! reprit l'usurier. Quand ça ne va pas trop mal, ça va assez bien! Pas vrai?

— Dame! si c'est votre avis, monsieur Jollivet! fit le paysan avec une sorte de déférence.

Jollivet resta près de Lormeau tout le temps de la messe, et, comme ses prières ne l'occupaient pas beaucoup, il lui parla de ses affaires avec un intérêt

et une bienveillance qu'il ne lui montrait pas d'habitude.

— On me l'a changé! pensait Jacques; je ne le reconnais plus. Ce n'est pas là mon Jollivet. Est-ce un nouveau jeu, et qu'est-ce qu'il pourrait bien cacher? Il m'enverra peut-être les huissiers demain matin.

Au moment où l'office allait finir, et quand déjà les plus hâtives parmi les ménagères sortaient de l'église, leur gros livre sous le bras, et songeaient à regagner leur logis pour préparer le repas de la famille:

— Où allez-vous? demanda tout à coup Jollivet à Jacques, qui resta tout étonné de cette question.

— Mon Dieu! fit-il, je m'en vais à la maison, avec ma femme et ma fille, car aussi bien voici l'heure du dîner.

— Vous êtes bien heureux, vous, d'avoir un ménage, et de savoir où aller! fit Jollivet, en prenant un air sentimental, qui faisait un contraste vraiment comique avec les traits de son visage, plus habitués à exprimer la cupidité et la ruse; moi, qui vis seul comme un loup, j'ai donné campo à Jeannette, ma coquine de servante, et ma marmite est renversée jusqu'à demain. Je me pendrais aujourd'hui pour trouver un morceau de pain et un verre de cidre à la maison! Ce n'est pas pour dire, mais j'ai une véritable horreur du cabaret!

Il était difficile d'imposer plus audacieusement sa présence à une table de

famille, et il y avait là quelque chose qui frisait l'impudence; mais il y a des gens qui se permettent tout, comme il y en a à qui l'on n'ose rien refuser.... Ce sont précisément les mêmes! La compagnie de Jollivet ne promettait, certes, aucun plaisir à celui dont il voulait devenir l'hôte; mais Jacques sentait bien toutes les raisons qu'il avait de ménager celui qui pouvait d'un mot consommer sa ruine, celle de sa femme et de sa fille. Ne valait-il pas mieux essayer de l'adoucir par quelques bons procédés? Comment ferait-il à saisir plus tard la table amie à laquelle il se serait assis?

Toutes ces idées se présentèrent en même temps à l'esprit de Jacques Lormeau, et le père de Marthe, faisant de nécessité vertu, répondit à son créancier, tout en baissant la tête, comme s'il eût craint d'affronter le regard de ses yeux diables:

— Mon Dieu! monsieur Jollivet.... si la fortune du pot ne vous fait pas peur... je ne vous promets pas de festin! mais c'est aujourd'hui dimanche, et il y a toujours chance de trouver la soupe et le bouef à la maison... Si peu que ce soit pour un homme comme vous, on vous l'offre du moins de bonne amitié....

— Et je l'accepte de même! répliqua l'usurier avec un empressement sur lequel il n'y avait pas à se tromper.

— Alors, partons! fit Jacques, beaucoup moins enchanté que son hôte de la perspective qui s'ouvrait devant lui;

les prières de ma femme sont toujours plus longues que celles des autres, et il n'est pas rare qu'elle sorte la dernière de l'église. Nous nous en irons devant pour faire mettre votre couvert... de cette façon vous n'attendrez pas!

Le procédé, sans aucun doute, était délicat, mais Jollivet eût certes beaucoup mieux aimé laisser à Catherine le temps de finir ses patenôtres, si prolongées, qu'elles pussent être, pour faire route avec Marthe; il comprit, cependant, que toute insistance serait impossible, et qu'elle n'aurait d'autre résultat que de trahir des sentiments qu'il ne voulait point révéler encore.

Il ne se permit donc aucune objection, et les deux hommes s'en allèrent ensemble.

Cependant, Marthe et sa mère venaient de sortir de l'église, et elles reprenaient en se hâtant le chemin de la ferme: bientôt elles aperçurent les deux hommes, marchant, à un pas de l'autre, de ce pas tranquille et un peu lent, particulier au gens de la campagne, qui, même aux heures de loisir, semblent toujours courbés sous le fardeau du travail. La jeune fille, dont l'œil perçant sondait la distance, reconnut tout de suite l'usurier: il avait une de ces tournures sur lesquelles il est malaisé de se méprendre. Les sourcils bruns de la belle Marthe se froncèrent aussitôt, avec une expression superbe, qui n'aurait rien eu à envier à l'orgueil olympien de Junon, reine des déesses.

La suite au prochain numéro.